

Jean-Philippe Toussaint à la plage

Renaud Jean

Volume 46, numéro 1 (263), février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, R. (2004). Jean-Philippe Toussaint à la plage. *Liberté*, 46(1), 105–110.

Jean-Philippe Toussaint à la plage

Renaud Jean

*Voilà donc ce qu'il fait de son temps ?
Voilà donc la laide maison qu'il habite ?
Voilà donc ses amis, la femme dont il partage la vie ?
Voilà ses médiocres soucis ?*

M. MERLEAU-PONTY

J'étais sur un balcon quelque part dans le sud de la France. Sur ce balcon, je me tenais debout, immobile, en caleçon. Je venais de me réveiller. Il était encore tôt, le soleil se levait à peine. J'avais mal dormi. Il faut dire que je n'étais pas chez moi. J'avais loué une chambre d'hôtel. Avec vue sur la mer. J'avais payé le gros prix, une somme incroyable. Ça n'avait pas d'importance à mes yeux : quelques jours plus tard, je rencontrerais Jean-Philippe Toussaint.

ooo

J'étais étendu de tout mon long sur un transatlantique. À côté de moi, sur une table basse, il y avait un paquet de cigarettes. Ce devait être le mien. Un briquet. Je ne le reconnaissais pas. Il appartenait peut-être à Madeleine.

Tenez, Madeleine, justement, émergeait à la surface de l'eau. C'est une femme élégante, cheveux noirs, yeux noisette, à peine plus petite que moi. Oui, oui, je te regarde, Madeleine (elle venait de s'accouder sur le bord de la piscine, elle me faisait signe de la main). J'en étais amoureux. Bien que j'eusse tout fait pour m'en empêcher, j'en étais tombé amoureux. Je vivais, depuis, dans l'appréhension secrète de sa perte (Madeleine était une femme trop bien pour moi).

Quoi qu'il en fût, nous avions traversé l'Atlantique ensemble pour rencontrer l'écrivain belge Jean-Philippe Toussaint, qui lirait dans un hôtel français prestigieux un extrait de son plus récent roman, *Faire l'amour*, paru trois semaines auparavant. J'aimais beaucoup Jean-Philippe Toussaint, son style, son humour. En outre, j'avais pensé qu'un séjour dans le sud de la France en compagnie de Madeleine pouvait me faire du bien : je voyais là l'occasion de me tranquilliser, du moins de m'apaiser un peu.

ooo

Nous nous étions installés dans l'hôtel même où Jean-Philippe Toussaint donnerait sa lecture, une semaine plus tard. N'ayant rien prévu d'ici là, sinon nous détendre à la plage, nous nous adonnions, chacun de notre côté, à nos lectures respectives. Tandis que je relisais tout Toussaint (au rythme d'un livre par jour, j'en avais pour sept jours), Madeleine était plongée dans ses magazines. Les pieds enfoncés dans le sable, achevant de lire un passage de *La salle de bain* où le narrateur atteint accidentellement au front la femme qu'il aime avec une fléchette, je me disais que Madeleine manquait vraiment quelque chose. Car Madeleine n'avait lu aucun roman de Jean-Philippe Toussaint. Je l'avais certes poussée – quoique sans grande insistance, pour une raison que l'on connaîtra bientôt – à se plonger dans *L'appareil-photo* ou *La télévision*, par exemple, question de partager avec elle mon enthousiasme, mais elle avait toujours refusé. Après que nous en eûmes discuté un soir où je m'étais décidé à connaître les motifs de sa réticence, j'avais compris que ce n'était pas Jean-Philippe Toussaint lui-même qui était en cause. Elle m'avait avoué se tenir à distance des romans, à distance de la fiction en général, par crainte de perdre contact avec la réalité. J'avais jugé sa crainte bien injustifiée. Qu'est-ce que ça voulait dire, perdre contact avec la réalité ? Je concevais mal qu'on pût tracer aussi nettement une frontière entre le territoire de la réalité et celui de la fiction. D'ailleurs, je ne voyais quant à moi qu'un seul territoire – celui de

l'existence. Je n'avais jamais fait part de ces réflexions à Madeleine, de peur de faire de moi un Don Quichotte grotesque, de lui paraître fantasque. Car maintenant que j'aimais Madeleine, maintenant qu'il n'y avait plus moyen de revenir en arrière, je devais travailler à conserver intacte l'idole qu'elle adorait en moi. Cette idole, je saisis mal en quoi elle consistait, mais j'étais à peu près sûr qu'elle coïncidait avec l'homme impassible, silencieux, indolent, désabusé, que je n'avais presque pas cessé de jouer depuis notre rencontre. Les rares fois où j'avais paru m'intéresser à quelque chose (à Jean-Philippe Toussaint, entre autres), où j'avais exprimé mon opinion, où j'avais parlé outre mesure, j'avais senti décroître l'amour de Madeleine. Je regrettais ces moments où je m'étais pris au sérieux. Ainsi, donc, mes petites idées sur l'existence, j'essayais le plus possible de les garder pour moi.

Je déposai mon livre sur le sable et fermai les yeux. Je n'avais rien assimilé du passage que je venais de relire à cinq reprises sans m'en rendre compte. Je méditai un moment, puis, l'esprit bondissant avec incohérence d'une idée à une autre, je finis par glisser dans un sommeil léger. Je fis un rêve étrange.

Je suis sur un balcon quelque part dans le sud de la France. Sur ce balcon, je me tiens debout, immobile, en caleçon. Je viens de me réveiller. Il est encore tôt, le soleil se lève à peine. J'ai mal dormi. Il faut dire que je ne suis pas chez moi. J'ai loué une chambre d'hôtel. Avec vue sur la mer. J'ai payé le gros prix, une somme incroyable. Je ne sais pas ce que je fais là, j'ai seulement la certitude que je ne pourrais pas être ailleurs. Je ne bouge pas, je n'ai pas envie de m'asseoir. À vrai dire, je n'ai envie de rien. Tout à coup, provenant de la pièce, le cliquetis incessant d'une machine à écrire attire mon attention. Je me retourne et je vois Jean-Philippe Toussaint assis à une table, qui tape frénétiquement sur une vieille Remington noire. Sans cesser d'écrire, il relève la tête et se met à me fixer du regard avec un sourire diabolique. Je comprends alors qu'il utilise ma personne pour construire le personnage de

son nouveau roman, un roman dont l'action a lieu au bord de la mer. J'ai envie de crier, mais une force obscure semble m'en empêcher : je suis incapable de bouger ou de dire quoi que ce soit. Jean-Philippe Toussaint se met alors à rire, et j'ai l'horrible impression d'être aspiré par son souffle, d'être avalé, de brûler en lui comme en enfer.

Lorsque j'ouvris les yeux, éveillé par la clochette d'un kiosque de crème glacée ambulant, j'eus du mal à définir où j'étais. Puis je vis Madeleine endormie à mes côtés, et je me ressouvins de ce qui nous avait menés ici, sur cette plage. Je pris sa main dans la mienne.

Je demeurai immobile un moment, les yeux au ciel. Le soleil était au zénith, il faisait chaud, j'eus envie de me baigner. Je reposai la main de Madeleine sur le sol et me levai. Puis, tandis que je m'éloignais lentement, me frayant un chemin parmi les corps, les glacières et les châteaux de sable, je balayai la mer du regard afin de repérer, dans la zone réservée à la baignade, un secteur qui ne fût pas encore envahi de vacanciers (car j'imaginai mal que tous ces gens ne fussent pas en vacances). L'ensemble me donna l'impression d'une colonie d'insectes qui se noient dans une mare. Il n'y avait pas de place pour moi dans cette zone. C'est alors que je vis, dans l'eau, qui revenait lentement vers la plage, en maillot de bain (un maillot de bain beige, décoloré, qui lui moulait le sexe), le romancier Jean-Philippe Toussaint. Je crus d'abord que j'étais en proie à une hallucination causée par la chaleur, mais, après avoir considéré avec plus d'attention sa physionomie, je dus me rendre à l'évidence qu'il s'agissait bien de Jean-Philippe Toussaint. Il avançait dans ma direction et, quoique cela me parût invraisemblable, j'eus l'impression que son intention était précisément de venir à ma rencontre. (Ici, si l'on a envie d'une description physique de Jean-Philippe Toussaint, on se reportera aux photos promotionnelles qui ont été prises de lui, lesquelles sont disponibles dans plusieurs magazines.) Je dirai seulement

qu'il est chauve et que je n'imaginai pas qu'il pût marcher de cette façon (il avait l'air constipé).

Lorsqu'il arriva à ma hauteur, je détournai le regard. Il me dépassa sans faire attention à moi. Une illusion trompeuse m'avait fait croire qu'il était venu à ma rencontre. Ce que j'étais dupe. Je me retournai pour l'observer s'éloigner. L'envie naquit alors en moi de le suivre, de l'épier, afin de confirmer – ou d'infirmer (mais je n'osais pas envisager cette triste possibilité) – l'idée que je me faisais de lui. J'hésitai un moment, et, lorsque je pris la résolution de satisfaire mon envie, Jean-Philippe Toussaint était déjà loin. Je pressai le pas et parvins ainsi, sans me faire remarquer, à quelques mètres de l'endroit où il venait tout juste de s'asseoir, sur une serviette beige, à côté d'une jeune femme et d'un garçon de cinq ou six ans, lesquels constituaient, supposai-je, les membres de sa petite famille. Je me dissimulai derrière un arbre.

Aussitôt que Jean-Philippe Toussaint avait été assis, le garçon s'était mis à réclamer de son père qu'il vînt jouer avec lui. Papa avait d'abord refusé mollement, avant d'abdiquer quelques minutes plus tard devant l'insistance obstinée de fiston, qui n'avait pas cessé de lui faire rebondir le ballon de plage sur la tête.

Jean-Philippe Toussaint jouait donc au ballon avec son fils. Je dois dire que cela me mettait mal à l'aise. Alors que je l'avais toujours imaginé indolent, impassible, décalé, je le découvrais enthousiaste, énergique, présent. Son fils lui lançait le ballon et il courait, l'attrapait et le relançait avec zèle. Je le voyais se déplacer avec fougue, poussé par je ne sais quel plaisir. Je ne comprenais pas ce qui l'amusait à courir ainsi, par cette chaleur.

Ce que je comprenais, par contre, c'est que l'idole que j'avais érigée en Jean-Philippe Toussaint s'écroulait à présent devant mes yeux. Quoi ! c'était donc ça, un grand écrivain ? Ça portait un misérable maillot de bain beige, ça avait l'air constipé, ça aimait jouer au ballon de plage ? Bondieu, si j'avais su. En l'espace de quelques

minutes seulement, Jean-Philippe Toussaint était devenu pour moi un homme parmi les hommes. Je ne sais trop ce que j'avais imaginé, mais ce n'était pas ça, cette chose grouillante au soleil, cette chose tellement en accord avec le monde, s'y fondant au point qu'elle finissait par se faire oublier.

Je revins lentement m'asseoir à côté de Madeleine. Je glissai mes pieds dans le sable, je regardai la mer, le soleil. Je n'avais plus envie d'assister à la conférence de Jean-Philippe Toussaint. Sans hésiter, sans penser que je mettais peut-être mon amour en danger, je fis part à Madeleine de mon désir de quitter l'Europe le plus tôt possible. Elle crut à une blague et je dus la convaincre que j'étais sincère. Que j'étais sincère. Sur le coup, je regrettai d'avoir parlé – Madeleine m'en aimait peut-être déjà moins. Surprise que j'employasse soudain un tel langage, elle me répondit qu'elle avait, pour sa part, envie de rester. Puis elle m'avoua qu'elle avait entamé, pendant mon absence, la lecture de *La salle de bain*. Elle ajouta qu'elle avait été séduite par les premières pages du roman et qu'elle souhaitait maintenant assister à la conférence de monsieur Toussaint (elle voulait savoir à quoi il ressemblait, ce drôle de personnage). J'hésitai un moment et, quoique j'eusse profondément envie de rentrer chez moi, je décidai de me coucher sur le dos.